

3429

BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT

BEGRÜNDET VON KARL KRUMBACHER

MIT UNTERSTÜTZUNG ZAHLREICHER FACHGENOSSEN

INSBESONDERE VON ALBERT EHRHARD

PAUL KRETSCHMER / EDMUND WEIGAND

HERAUSGEGEBEN VON

FRANZ DÖLGER

ZWEIUNDREISSIGSTER BAND

1. HALBJAHRSHEFT

Sonderabdruck



1 9 3 2

LEIPZIG / B.G. TEUBNER / BERLIN

ESSAI SUR KAHRIÉ DJAMI AU DÉBUT DU XII^{ÈME} SIÈCLE

H. E. DEL MEDICO / ISTANBUL

(Avec trois croquis et un tableau de gravures)

Les noms qu'a pu porter Kahrié Djami pendant les dix siècles de son existence ont fait l'objet de plusieurs études¹⁾; en particulier l'interprétation du terme Chora sous lequel cet édifice est généralement désigné a donné lieu à diverses controverses linguistiques²⁾. Le but de cette étude n'est pas d'apporter de nouvelles données à ces dissertations: aucun document inédit n'a été consulté, mais seulement l'étude des arguments dont se sont servi les différents byzantinistes a amené certaines considérations qui seront exposées ici.

On s'accorde pour distinguer trois périodes principales dans la vie du monastère de la Chora: d'abord, l'époque de la basilique (?) Justiniennienne avec ses nombreuses vicissitudes, tremblement de terre relaté par Saint Théodore de la Chora³⁾, incendies, abandons successifs, époques où surgissent des noms comme Priskos (630), Michel Synkellos, Kyros etc. Malgré l'opinion émise par Th. Schmitt que le monastère était dédié à la l'Archange Michel, une certitude n'a pu être obtenue. Saint Théodore de la Chora prétend que ce monastère dédié à la Vierge se trouvait dans le voisinage d'une église de l'Archange Michel. Pourtant la désignation générique du monastère comme étant situé *εἰς τὴν χόραν* a prévalu. Il se peut toutefois que des documents de la plus haute importance aient échappé à l'attention des archéologues si, dans certains actes, le monastère a été désigné par son vocable qui nous est inconnu.

Au onzième siècle, l'église fut rebâtie de fond en comble *ἐκ βέθρων* par la belle mère de l'Empereur Alexis I Comnène. Du moins c'est l'indication qui nous est fournie par Nicéphore Grégoras qui vécut à la Chora au XIV^{ÈME} siècle, environ 250 ans plus tard. Schmitt ajoute que le monastère portait le nom de la Très Sainte

¹⁾ Th. Schmitt, Kahrié Djami, Sofia 1906 (Bulletin de l'Institut Archéologique Russe, t. XI); A. van Millingen, Byzantine Churches, Londres 1912; Ch. Loparev, De S. Theodoro Monacho Hegumenoque Chorenai, Petropolis 1903; Gennadios M. Arabadjoglou, Métropolitte d'Héliopolis, Métr: *μετὶ ἀποστολῆς τῆς μητρὸς τῆς Χώρας*, Constantinople 1930; Mgr. Dorothée, Métropolitte de Laodicée *Ἡ ἱστορία τῆς μητρὸς τῆς Χώρας*, ib. 1930; A. G. Paspatis, *Βεζυρτσαὶ Μελίται*, ib. 1877.

²⁾ Mgr. Gennadios op. cit.; Mgr. Dorothée op. cit. ³⁾ Loparev op. cit. p. 8.

Mère de Dieu et du Christ Donneur de Vie⁴⁾. En 1081 le Patriarche démissionnaire Cosmas s'y retira et y mourut dans la même année⁵⁾.

Troisième étape: Au XIV^{ÈME} siècle le monastère est de nouveau restauré par Théodore Métochite sous le vocable de *Ἡ Χώρα τῶν Ζώντων* et *Ἡ Χώρα τοῦ Ἀγαθῆτος*⁶⁾; c'est sous un de ces noms qu'il est mentionné par les pèlerins qui le visitèrent aux XIV^{ÈME} et XV^{ÈME} siècles, c'est sous ce nom également que le désigne Philothée de Silivrie⁷⁾.

Kahrié Djami subit-elle encore d'autres changements dans son appellation, on n'en sait rien; mais il semble bien que la désignation toute topographique de *μονὴ τῆς Χώρας* lui soit restée à travers les âges, malgré les changements de vocables auxquels elle fut soumise. De nombreux cas se rencontrent à Byzance où seul subsiste un surnom topographique: citons par exemple la Blachernitissa dont le nom n'a pu être identifié, la Baloukliotissa qui sert encore aujourd'hui à désigner l'ayasma de Baloukli. D'autre part il semble que plusieurs confusions aient été faites autour du terme Chora qui a pu aussi bien désigner des localités situées hors de la ville que divers autres monastères de la périphérie et Kahrié Djami⁸⁾.

Le monastère de la Chora réédifié au XI^{ÈME} siècle par la belle-mère d'Alexis Comnène servit d'asile au Patriarche Cosmas après sa démission. Le seul témoignage que nous ayons à ce sujet nous vient, deux cent cinquante ans plus tard, de Nicéphore Grégoras, au moment où le monastère délabré a besoin d'une réfection fondamentale⁹⁾; les reliques qu'il avait contenues avaient été dispersées ou enlevées par les Croisés et même le nom de la fondatrice n'était plus connu¹⁰⁾. On est en droit de se demander à quelle source Grégoras est allé puiser son renseignement. En admettant même qu'une tradition orale ait existé parmi les moines de la Chora, elle ne pouvait que très imparfaitement

⁴⁾ Schmitt l. c. p. 24/25; Ducange, *Historia Byzantina*, Venise 1729, T. I, p. 126 (165 édition de Paris); Hujus meminit alicubi Nicephorus Gregoras (Ed. Bonn. I, 459) *sicque ab ea aedificatum Chora Monasterium*.

⁵⁾ Schmitt l. c. p. 34; E. Chalandon, Essai sur le règne d'Alexis I Comnène, Paris 1900, p. 54/57; H. Delehaye, *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, Bruxelles 1902, p. 206.

⁶⁾ Schmitt l. c. p. 40/41 citant Nicéphore Grégoras.

⁷⁾ Schmitt l. c. p. 42; cf. Gennadios l. c. p. 8.

⁸⁾ Schmitt l. c. p. 30, l'endroit dénommé «aux Platanes» et situé hors la ville où se retira le Patriarche Germanos est désigné comme dans la *Χώρα*; A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἐτερέων Ἐλλήνων*, Cplé 1884, p. 17, § 31; cf. Gennadios op. cit. p. 6/7.

⁹⁾ Schmitt op. cit. p. 34 citant Nicéphore Grégoras (ed. Bonn. I, 459).

¹⁰⁾ Ducange, *Historia Byzantina*, T. I, p. 128 citant Nicéphore Grégoras.

lui parvenir, ceux-ci ayant été expulsés par les latins.¹⁾ Quant au vocable que Schmitt attribue au monastère du XI^e siècle, qui, d'après lui, serait voué à la «Très Sainte Mère de Dieu» et au «Christ Donneur de Vie» ni la fille de la fondatrice Irène ni sa petite-fille Anne Comnène n'en font mention et Schmitt ne cite pas de références à ce sujet. Il s'étonne du reste de ne trouver parmi les mosaïques de la Chora aucun Christ qui rappelle le Zoodotos, qui est décrit ainsi dans les Ermeneiai de Denys de Fournas: il porte l'évangile ouvert sur lequel on lit: «je suis le pain vivant descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra dans l'éternité». ²⁾ Or, les images du Christ que l'on peut voir dans la coupole du narthex, au-dessus de la porte d'entrée et dans l'église, sont d'un type tout différent, cette contradiction apparente ne subsiste plus si l'on admet que le terme de la «Très Sainte Mère de Dieu et du Christ Zoodote» est erroné. La Chora peut très bien avoir été réédifiée par la belle-mère d'Alexis I Comnène au nom du Christ et de la Vierge, mais sous un autre vocable. C'est ce que nous nous proposons de vérifier.

Les motifs qui ont pu conduire la belle-mère d'Alexis à élever un monastère pour abriter le Patriarche Cosmas, grand ami des Doucas, après sa disgrâce, sont trop bien connus pour s'y arrêter³⁾; pourtant la vraie bénéficiaire de l'intervention patriarcale, l'Impératrice Irène, épouse d'Alexis, ne semble pas à première vue s'être soucée de la fondation de sa mère ni de la tombe de son bienfaiteur, alors qu'un devoir de reconnaissance aurait dû l'y porter. En effet, elle nous apparaît comme fondatrice d'un nouveau monastère du «Christ Philanthrope et de la Mère de Dieu pleine de Grâces». ⁴⁾ C'est par le typicon de ce couvent que nous apprenons le nom de sa mère qui était Marie Doucas, et qu'elle prit en religion le nom de Xéné. Il n'est pas dit explicitement dans quel monastère elle se retira, mais il semble bien qu'elle mourut sous le voile, un 21 Novembre.⁵⁾ Quand sa fille Irène entra en religion, prit-elle le même nom que sa mère? Ducange l'affirme⁶⁾, mais il a pu s'être trompé. Les nombreuses Irène qui peuplent l'histoire des Doucas et des Comnène ont donné lieu à plus d'une confusion.

¹⁾ Riant rapporte que les reliques du Patriarche Germanos furent enlevées et portées en France par les Croisés. — Schmitt l. c. p. 41.

²⁾ M. Didron, Manuel d'iconographie chrétienne, Paris 1845, p. 462.

³⁾ Chalandon l. c.; Schmitt l. c. p. 34; M. Godeon, *Πατριάρχικοι Ἱεροῦσαλὴμ*, Cplé 1884, p. 335.

⁴⁾ Ch. Diehl, *Figures Byzantines* T. II; Typicon publié dans Miklosich et Müller, *Acta et diplomata T. V*, p. 327/391.

⁵⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 376. ⁶⁾ Ducange, *Hist. Byz.*, T. I, p. 138.

Cette fondation d'Irène a mis les savants byzantinistes dans un grand embarras. Située par Diehl dans le voisinage des Sept Tours¹⁾ nous voyons cette idée reprise par L. Oeconomos. X. Sidéridès²⁾, dans son étude parue en 1898, la place à l'est de la Grande Eglise, sur l'emplacement de l'Indjili Kiosk alors que d'autres ont voulu l'identifier avec Phénéri Issa Mesdjidi. Les récentes fouilles entreprises dans cette mosquée ont permis à Macridy bey d'y reconnaître le monastère de Lips³⁾ ce qui semblait donner définitivement raison à Sidéridès. Il est cependant permis d'envisager la possibilité de rectifier l'argumentation de Sidéridès sur plus d'un point.

Un point de repère très important pour la localisation nous est donné par la description du monastère du Christ Philanthrope et de la Mère de Dieu Pleine de Grâces, que nous trouvons dans le typicon d'Irène: le monastère double avait une église commune; celui des femmes devait se trouver au Sud-Est de l'église, il était exigü et pouvait difficilement donner abri à vingt quatre religieuses, en aucun cas à plus de quarante. Il était enclos d'un mur de séparation auquel une importance toute particulière est donnée par la fondatrice.⁴⁾ Essayons de suivre le tracé de ce mur.

Partant de la porte d'entrée du monastère le mur se dirige (en faisant quelques angles) sur une longueur de 137 pics (environ 100 mètres) vers l'Est, en longeant sur une grande partie de son parcours «la rue qui vient de Sainte Anne dans le Deutéron». L'hypothèse de Sidéridès plaçant la Kécharitoméné à côté de l'Indjili Kiosk n'est déjà pas admissible du fait que la configuration du terrain ne permet pas un développement de quelque cent mètres pour commencer (nous verrons que le développement vers l'Est se continue), vu le voisinage immédiat de la muraille maritime et de la mer. Sidéridès veut donner l'appellation de la «Rue qui vient de Sainte Anne» à une prolongation vers la mer de la Mésé, cette grande artère qui relie Sainte Sophie à la Porte Dorée en passant par le Forum de Constantin, l'Arc de Théodose, le Forum Bovis, le Forum d'Arcadius et Saint-André in Crisei, d'où une déviation mène dans le Deutéron. Ce premier tronçon de rue (qui se dirige franchement à l'ouest) aurait mérité plutôt l'appellation de la «rue qui mène à Sainte Sophie», car c'est pour le moins illogique

¹⁾ Diehl l. c. T. II, p. 64.

²⁾ X. A. Sidéridès, *Ἡσὶ τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει Μονῆς τοῦ Σωτήρος τοῦ Φιλανθρωποῦ* etc., Cplé 1898.

³⁾ Typicon publié par H. Delchaye, *Deux typica Byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles 1921.

⁴⁾ Miklosich et Müller l. c. p. 388/389.

de désigner une rue qui rencontre sur son passage tant de points de repère importants, et qui de plus n'aboutit dans le Déutéron que par une branche secondaire, comme étant celle qui conduit à Sainte Anne.

Après avoir suivi sur quarante-huit plus cinquante-trois pics le côté gauche de ladite rue, le mur du monastère d'Irène longe sur trente-six pics une ruelle desservant le monastère patriarcal de femmes de Saint Nicolas. Tournant ensuite vers le nord sur douze pics, nous retrouvons encore à droite (c'est à dire toujours à l'Est) les bâtiments de Saint Nicolas. Sans compter que d'après Sidéridès, ces derniers bâtiments tomberaient en plein dans le bras de Saint Georges, il développe au sujet de ce Saint Nicolas tout un raisonnement des plus intéressants.

Il y eut indubitablement au XV^{ème} siècle, une petite chapelle de Saint Nicolas quelque part au nord-est de Sainte Sophie; des pèlerins russes l'ont visitée après 1400 et Sidéridès décide que c'est là le monastère dont parle le typicon d'Irène. Or le Saint Nicolas en question n'a jamais été un monastère. Déjà au XII^{ème} siècle, Anne Comnène dans son Alexiade le mentionne comme suit: «Le Téménos du Hiérarque Nicolaos (qui a conservé son nom 'le prosphygion' à nos jours) se trouve près de la Grande Eglise et a été fondé il y a longtemps pour la protection de ceux qui étaient poursuivis pour crime; faisant partie du Grand Enclos il fut spécialement construit par nos ancêtres pour que tout un chacun, convaincu de crime, qui arrivait à s'y réfugier, soit libre des poursuites de la loi, car les anciens empereurs et césars faisaient montre d'une grande considération pour leurs sujets. Mais le gardien de cette église n'ouvrit pas la porte rapidement aux femmes etc...»¹⁾ — Evidemment, il est surprenant qu'un monastère de femmes soit appelé le Téménos de l'Hiérarque, et qu'il se trouve dans l'enceinte de la Grande Eglise, il est encore plus surprenant que le gardien soit un homme et qu'il se refuse à y laisser entrer des femmes. Sidéridès, par contre, relève²⁾ que puisque des femmes voulaient se rendre au prosphygion de Sainte Sophie, le téménos en question devait être un monastère de femmes. Cette interprétation peut paraître douteuse.

Le terme «téménos» sert à désigner aujourd'hui les lieux du culte païen et en général ceux ne faisant pas partie de l'église chrétienne, en particulier les mosquées. C'étaient à l'origine les lieux de sacrifice qui étaient désignés ainsi; le mot lui-même implique l'idée d'un enclos non consacré, à ciel ouvert, plutôt qu'une église, et l'appellation τοῦ ἱερέγγου Νικολάου n'indique nullement une dédicace. Le téménos,

¹⁾ Ed. Bonn. I, 100. ²⁾ Sidéridès l. c. p. 11.

en question, situé dans l'enceinte de Sainte Sophie, peut avoir porté ce nom soit du fait que l'Hiérarque Nicolas l'avait fait édifier, soit que tout simplement il eut l'habitude de s'y rendre. Peut-être même que le téménos était une fondation payenne et qu'il avait conservé son privilège d'asile d'autrefois en se pliant aux formes du christianisme.

En 1200 Antoine, archevêque de Novgorod, mentionne un naos de Saint Nicolas dans les environs du monastère de Saint Georges des Manganes.³⁾ Il s'agit là probablement de la petite chapelle de Saint Nicolas patron des pêcheurs, qui se trouvait à l'extrémité de la pointe du Sérail, près de la Porte de Sainte Barbe et de l'ancien Théâtre Minor.⁴⁾ Il est peu probable que ce naos fut le téménos dont parle Anne Comnène, mais il est encore moins probable que ce fut la *πατρι-αρχική γυναικία μονή τοῦ ἁγίου Νικολάου* que cite Irène.

Il y avait sûrement plusieurs Saint Nicolas disséminés de par la ville à diverses époques, des ayasmas, des chapelles, des monastères etc. D'après Paspatis, Byzance avait quatrevingtquatre églises et vingt-trois monastères dédiés à des saints, ce qui laisse de la marge pour une demi douzaine de Saint Nicolas (aujourd'hui encore Stamboul en compte autant). Un Saint Nicolas τῆς Βασιλίδου — ἐν τοῖς Βασιλίδου ou τῆς Βασιλίδου est cité par Ducange⁵⁾; il se trouvait probablement dans le voisinage des Blachernes dans la maison d'un certain Basilides, patrice et questeur; une restauration des murs de Léon l'Arménien mentionne une tour de Saint Nicolas.⁶⁾ Ducange parle encore d'un autre Saint Nicolas „versus Blachernas“⁷⁾ C'est peut-être celui où le déjà nommé Antoine de Novgorod, sur son chemin aux Blachernes, veut avoir vu en 1200 les reliques de Saint Nicolas.⁸⁾

Etienne de Novgorod⁹⁾ mentionne également un Saint Nicolas dans cette même région. Alexandre le Scribe (1393)¹⁰⁾ qui est plus explicite à ce sujet, indique clairement, sur son chemin du Pantocrator aux Blachernes, à côté du «couvent de Prodrôme, appelé Riche en Dieu» un couvent de femmes sous le vocable de Saint Nicolas, et qu'il y a là une partie de ses reliques. Ce témoignage, le seul qui fasse mention

³⁾ Mme. B. de Khitrowo, *Rinéraires Russes en Orient*, Genève 1899, p. 100.

⁴⁾ E. Mamboury, *Guide Touristique*, p. 333; Pachymère, *Michel Paléologue* L. IV, cap. 8, ed. Bonn. I, 270: τὰ ἐν τῇ Βασιλίδου καλλιέθειον τοῦ Θεομαρτυροῦ Νικολάου...

⁵⁾ Ducange, *Constantinopolis Christiana* T. IV, p. 90: «A Basilide Patricio et questore... in domo propria aedificata fuit.»

⁶⁾ A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres 1899, p. 163.

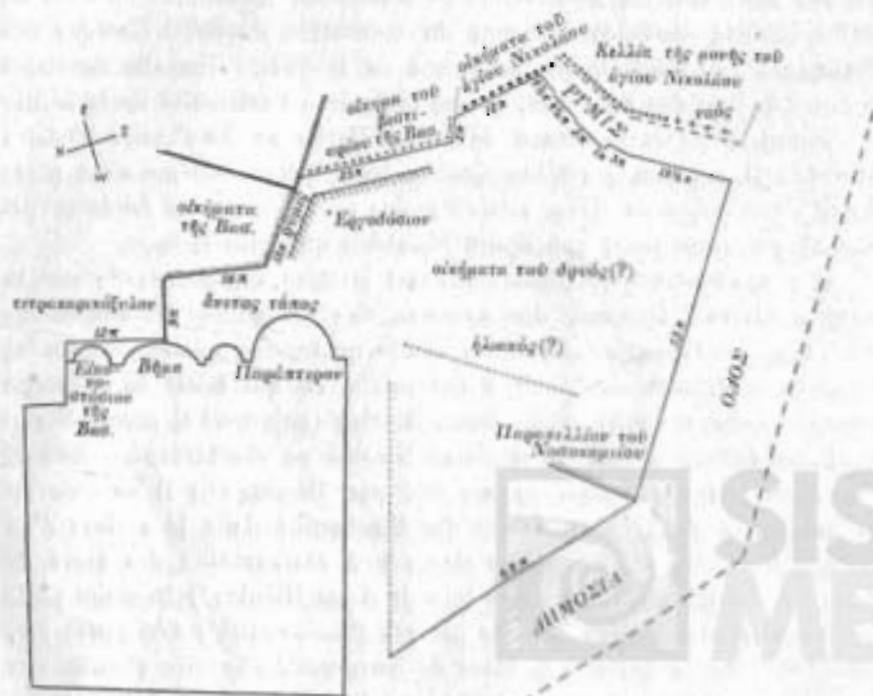
⁷⁾ Ducange, id. T. IV p. 89: *canon Nicolas versus Blachernas*; Paspatis op. cit. p. 300.

⁸⁾ B. de Khitrowo l. c. p. 100 cité par Sidéridès op. laud. p. 73.

⁹⁾ B. de Khitrowo l. c. p. 124. ¹⁰⁾ B. de Khitrowo l. c. p. 163.

d'un couvent de femmes, situe Saint Nicolas dans la partie occidentale de la ville.

Depuis Saint Nicolas le mur d'enclos de la fondation d'Irène suit avec quelques détours la direction du nord-ouest pour rejoindre l'église commune aux deux monastères, en contournant à droite les bâtiments



Croquis I.

réservés à l'impératrice. Les trois derniers fragments sont particulièrement intéressants. D'abord le mur sépare une place derrière le Béma de l'Église, tourne à l'ouest sur neuf pics, laissant à gauche le parapptéron de l'église et oblique finalement vers le nord frôlant à sa gauche l'iconostase de Sa Majesté. Cette configuration toute particulière mérite que l'on s'y attarde:

1. le terme parapptéron indique clairement une aile annexée, ce qui laisse présumer l'existence d'un bâtiment plus ancien qui a dû subir des modifications: une aile lui a été ajoutée à droite.

2. un pan de mur vient rejoindre le Béma de l'Église et à quelques pics à droite se trouve l'iconostase impériale.

Sur base de ces données il n'est pas difficile de se faire une idée de l'aspect que peut avoir eu l'église de la Kécharitoméné: une con-

struction ancienne dont la nef gauche a été en partie transformée en iconostase impériale et dont la nef droite a été élargie par un bas côté.

Le croquis I a été exécuté pour permettre de se faire une idée très approximative des dimensions et des directions du mur d'Irène, sans aucune prétention à une exactitude absolue. La porte d'entrée du Monastère a été placée à côté de l'église par ce que:

1. Le mur longe la δημοσία ὁδός: or comme l'église devait avoir probablement un accès sur la rue principale il faut que sa façade ouest se trouve également sur la δημοσία ὁδός donc, (peut-être avec un léger angle) dans le prolongement du mur d'enceinte.

2. En développant différemment les deux premiers fragments du mur et en supposant un tronçon de l'enceinte (non décrit dans le Typicon) reliant l'église à la porte d'entrée du Monastère, l'espace englobé serait trop grand (presque le double) et ne correspondrait plus avec l'idée d'étroitesse dont Irène fait si souvent mention. Il y aurait alors à envisager deux éventualités: le tronçon de mur non décrit se dirige vers le sud ou sud-est et l'église (dont un des points est déterminé par le Typicon) atteindrait des dimensions beaucoup trop considérables, — ou ce tronçon va vers le sud-ouest et dans ce cas forme un angle très aigu à la porte du Monastère, ce qui est difficilement concevable.

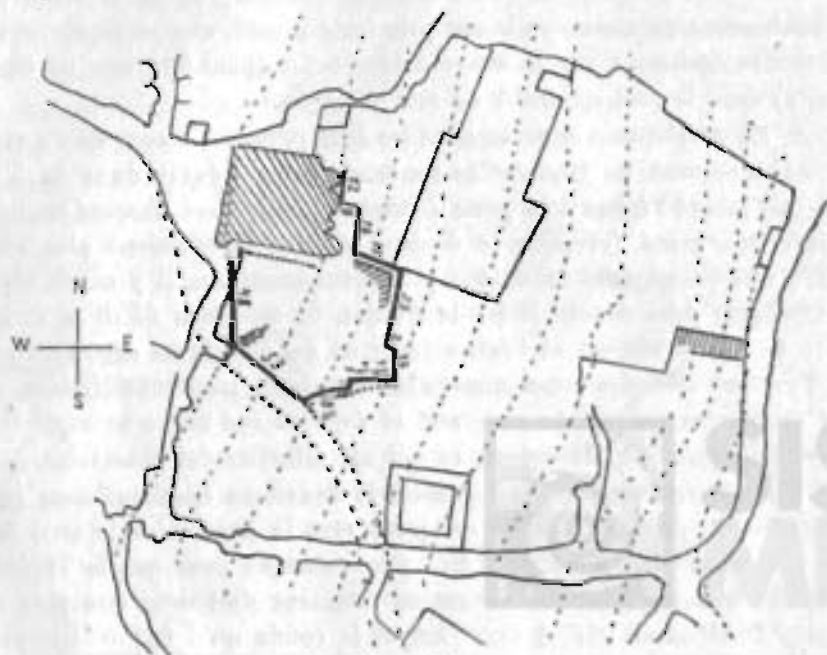
Un fait est certain, c'est qu'après le deuxième fragment nous rencontrons un pan de mur se dirigeant vers le nord. L'angle qu'il fait avec le second fragment doit être assez marqué pour que le Typicon emploie le terme κάμπτει. Ce second fragment doit donc être plus ou moins franchement dirigé vers l'est, et le coude qu'il fait avec le premier segment (ἀπαγκάλξις μικρόν) ne peut donc provenir que d'une direction sud-est de celui-ci.

Mais il est difficile d'admettre que le mur d'enceinte du Monastère d'Irène eut comporté une partie non décrite dans le Typicon et qui aurait rejoint la porte d'entrée du monastère, car avec ses derniers fragments nous nous trouvons dans le voisinage immédiat du Béma de l'église avec une direction nord, et une continuation du mur ne peut être possible qu'en contournant toute l'aile gauche et la façade de l'église. Or celle-ci étant commune aux Monastères de la Κεχαριτωμένη et du Φιλάνθρωπος cette continuation est exclue.

Le mur d'enceinte du Monastère d'Irène doit donc partir d'un point situé près de l'angle sud-ouest de l'église et aboutir au nord-est de celle-ci contre le mur d'enceinte du Φιλάνθρωπος.

Est-ce une coïncidence que le plan de la Chora corresponde presque parfaitement à cette description (croquis II)?

L'Eglise orientée a environ cinquante-deux mètres sur l'abside sud: c'est à peu de chose près la mesure donnée par Irène au premier fragment de son mur. Un étroit corridor parallèle au mur se retrouve à droite de l'Eglise, il est bordé au sud de quelques baraques de bois dont les fondations semblent reposer sur les vieux restes d'une muraille byzantine. Au bout de ce couloir dans une déclivité du terrain des champs sont cultivés. Les fondations d'un mur ancien se retrouvent



Croquis II.

encore sur une longueur d'environ trentecinq mètres en partant du couloir. Elles suivent la direction sud et aboutissent à un terrain vague entre deux maisons de bois, de là une ligne droite virtuelle à travers d'autres terrains vagues dans la direction est aboutirait dans les environs d'une petite église orthodoxe à laquelle est attachée, aujourd'hui, une école. Le prolongement de cette ligne virtuelle irait rejoindre la rue de Salma Tomrouk. Ce sont à peu près les dimensions indiquées par les deux premiers tronçons du mur d'Irène, sauf pour le premier où la direction sud remplace la direction est indiquée par la fondatrice. Ce manque de concordance est évidemment une lacune importante dans l'argumentation que nous suivons; pourtant le fait pour Irène de ne jamais mentionner le sud est étonnant, car un mur d'enclos qui ne suivrait que trois directions est difficilement concevable. Les points cardinaux n'étant indiqués que dans leur direction principale

avec des déviations dans un sens ou dans l'autre, les points intermédiaires ne sont pas spécifiés et la possibilité de faire figurer les directions intermédiaires reste entière.

En contournant Kahrié Djami par la gauche on trouve des tombes musulmanes adossées au mur de l'Eglise jusqu'à moitié du Béma, d'où part un mur, large d'un mètre environ et long de plus de cinq mètres, dans le prolongement de l'axe de l'église. Ce mur qui fait aujourd'hui office de contrefort, du fait d'une large échancrure percée dans sa partie supérieure, devait à l'origine avoir une tout autre destination. Il a été l'objet d'une restauration byzantine visible dans son épaisseur (Fig. 1), un portillon aménagé dans la partie inférieure a été muré. Par contre la partie supérieure a été largement échancrée pour permettre l'ouverture d'une fenêtre centrale dans le Béma de l'église. Cette fenêtre ne devait pas exister dans l'église primitive, car en général les églises orthodoxes ne comportent pas de fenêtre centrale. Au moment de la construction du mur la nécessité d'éclairer l'église ne se faisait pas sentir — cependant cette fenêtre est bien d'un travail byzantin: l'échancrure du mur doit donc appartenir aux restaurations faites par Métochite ainsi que l'étai qui lui a été ajouté dans son épaisseur.

L'exemple unique de ce mur qui ne se rencontre dans aucun autre bâtiment byzantin aurait dû frapper les archéologues qui ont longuement étudié la Chora et il est étonnant que ni Schmitt, ni Millingen, ni les autres n'en fassent mention, alors qu'il figure en partie sur leurs plans et qu'il est parfaitement visible sur les photos qui illustrent leurs ouvrages.¹⁾

Plus à l'Est dans les jardins potagers dont les terrasses suivent à peu près les caprices du mur d'Irène quelques fragments de murailles byzantines sont reconnaissables. En particulier, un pan de mur de quelque quinze mètres de long porte l'amorce d'arcades et se trouve à la limite de ce qu'ont pu être les appartements impériaux (Fig. 2, 3).

L'Eglise même indique bien une destination monacale avec ses cellules étroites à gauche pour les moines, sa petite chapelle que Schmitt lui-même désigne comme chapelle impériale, l'aile aux fresques à droite, avec les quelques chambres au rez-de-chaussée et au premier étage, son sous-sol qui peut avoir été l'ayasma dont parle l'Impératrice. La fontaine turque, actuellement tarie, sur la place à gauche de l'entrée de l'Eglise, peut très bien avoir utilisé l'eau qui alimentait le monastère.

La route qui mène à Sainte Anne dans le Deutéron et qui passerait devant la Chora est signalée par plusieurs auteurs byzantins. Saint

¹⁾ A. van Millingen, *Byzantine Churches in Constantinople*, Londres 1912, pl. 81, 82 et 89, Fig. 105; Schmitt l. c. pl. 70, 71 et 72.

Théodore de la Chora décrit le monastère comme possédant de l'eau potable, il dit que de là part un large léophoros qui descend des hauteurs des murs théodosiens jusqu'à la Propontide.¹⁾ Cette avenue devait fatalement passer par le Deutéron. Nicéas rapporte que lors d'un grand incendie commençant aux Blachernes les flammes avaient fini par atteindre le Deutéron²⁾: or, un incendie suit en général les constructions et conséquemment le tracé d'une rue. Justinien Rhinotmète, de Sainte Anne dans le Deutéron, se rendit au Palais des Blachernes en empruntant la *δημοσία ὁδός*³⁾, l'Impératrice Théodora, épouse de Théophile, chevauche directement, en empruntant évidemment une artère principale de la ville, des Blachernes à Sainte Anne. C'est encore cette même avenue qu'empruntent Constantin Dragasès et son ami Phrantzès pour se rendre des Blachernes à la Porte Saint Romain⁴⁾ et comme le tracé des rues est une des choses les plus stables à Constantinople, aujourd'hui les avenues de Salma Tomrouk, Sofali Tcheshmé, Keupru Bachi, Tatli Kouyou, Sérâi Meïdani et Bala Tekké conduisent de la Chora à Silivri Kapou. Cet ensemble de rues se trouve un peu à l'est de Kahrié Djami, et la «rue qui mène à Sainte Anne» peut encore être retracée depuis son point de départ avec le tronçon qui de Kahrié va vers le sud-est pour rejoindre Salma Tomrouk jusque dans le Deutéron. Elle ne rencontre sur son passage aucun point de repère important qui, de nos jours comme au XII^{ème} siècle, pouvait lui mériter une appellation autre que la «rue qui mène à Sainte Anne dans le Deutéron».

Antoine de Novgorod⁵⁾ mentionne le «Couvent de Philanthrope» sur son chemin de l'église des Apôtres aux Portes Dorées, en passant par le couvent de «Kalojean»; on peut en déduire que le *Φιλάνθρωπος* devait se trouver à l'ouest de la ville, près d'une rue qui des Blachernes conduisait à la Porte Dorée⁶⁾.

Le voisinage de Saint Nicolas déjà attesté par plusieurs auteurs

¹⁾ Leparer op. cit. p. 8.

²⁾ Ducange, Constantinopolis Christiana, T. II, p. 133 citant Nicetas Choniates: Ed. Bonn. p. 722.

³⁾ Ducange, Constantinopolis Christiana, T. II, p. 99 citant Joël dans Apsimaros (Ed. Bonn. p. 49); Nicéphore Constant. (id. p. 47); Théophane (id. p. 573).

⁴⁾ Schlumberger, Le siège... de Cplé, Paris 1914, p. 271 s.

⁵⁾ B. de Khitrowo l. c. p. 102.

⁶⁾ De toutes les hypothèses qui ont été émises au sujet de l'emplacement du Deutéron on peut retenir comme presque certain qu'il s'agit d'une région de la périphérie, située entre les Blachernes et la Porte Dorée, à peu de distance de la muraille Théodosienne. Dans les considérations ci-haut, on s'est basé uniquement sur ce point acquis, laissant entièrement de côté la question de savoir si Sainte Anne dans le Deutéron se trouvait près de la Porte d'Andrinople, dans la vallée du Lycos ou après la Porte Saint Romain.

peut encore être confirmé par la présence de l'église orthodoxe moderne de Salma Tomrouk. Les églises grecques sont de préférence édifiées dans le voisinage immédiat d'anciennes églises byzantines, et il ne serait pas étonnant de rencontrer des briques plates dans les fondations actuelles de l'église de Salma Tomrouk (des travaux de terrassement récents ont mis à jour d'assez vastes substructions, en particulier une citerne assez bien conservée).

Un détail topographique mentionné par Sidéridès au sujet de la Kécharitoméné est le voisinage de Sainte Sophie. A part, ce qui se réfère à Saint Nicolas et qui a été déjà discuté, la Grande Eglise est mentionnée à deux reprises dans le typicon d'Irène. En premier lieu, parlant du nombre de ses typica, Irène spécifie qu'un exemplaire sur parchemin sera conservé dans le skévophylakion de la Grande Eglise, là où seront conservés également les typica du monastère du Philanthrope. Le texte est très explicite et ne laisse subsister aucun doute: il s'agit, uniquement, du lieu de conservation des typica et non de l'emplacement du monastère.¹⁾

En second lieu, la Grande Eglise est mentionnée en corrélation avec le monastère de la Vierge *τὰ Κελλιαραίας*.²⁾ Ce monastère désigné comme patriarcal et dépendant de Sainte Sophie peut s'être trouvé en un point quelconque de la ville, à n'importe quelle distance de la Grande Eglise. Plusieurs exemples de monastères ayant sous leur dépendance d'autres monastères nous sont connus; citons le Pantocrator fondé par Jean Comnène qui, quoique autonome, avait sous sa juridiction six différents couvents.

Au point de vue topographique, nous voyons donc que rien n'empêche d'identifier la Chora avec le monastère d'Irène. Par contre il paraît impossible de situer le monastère de la Kécharitoméné à Indjili Kiosk. Le croquis III montre l'emplacement d'Indjili Kiosk et des vastes substructures dont il est question dans Paspatis³⁾ et qui ont été fouillées par le Corps d'Occupation Français. L'emplacement de ces bâtiments a été relevé d'après le plan de Mr. Mamboury.⁴⁾ C'est le seul plan archéologique existant de cette région et il est regrettable que le résultat des fouilles entreprises en 1921 n'ait été publié que fort sommairement dans les Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (Paris 1922).

Contrairement aux opinions plus anciennes⁵⁾ l'Eglise du Sauveur a

¹⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 380. ²⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 372 s.

³⁾ L. c. p. 105. ⁴⁾ Guide Touristique de Constantinople 1929, p. 325.

⁵⁾ Paspatis l. c. p. 104; Pir. Constantios, Constantinade, p. 37; Byzantios, *Ἡ Κατασκευὴ τῶν κτιρίων*; etc., Athènes 1869, T. A', p. 181.

Sauveur ou celui du Philanthrope fussent contigus au téménos de l'Hiérarque Nicolas qui se trouvait dans l'enclos de la Grande Eglise. Quant au Naos de Saint Nicolas, situé près de la porte de Sainte Barbe, sa distance d'Indjili Kiosk est de huit cents mètres en ligne droite, au Nord-Ouest.

S'il est ainsi impossible de situer le monastère d'Irène soit sur l'emplacement d'Indjili Kiosk, soit dans son voisinage immédiat, il est fort admissible d'identifier ce bâtiment avec l'église du Sauveur de Chalké édifiée au X^{ème} siècle par Romain Lécapène, restaurée ensuite par Jean Tzimiscès et qui abritait l'icône miraculeuse du Sauveur Chalkite.¹⁾ Cette église était voisine de Saint Georges des Manganes et des Palais Impériaux, elle a joué un certain rôle sous le règne d'Alexis Comnène (le voile sous lequel était placée l'icône miraculeuse servit à recouvrir l'empereur afin de le guérir de sa dernière maladie), mais jamais à cette époque elle n'est désignée par le vocable du Philanthrope. Ce nom ne lui est appliqué qu'au XIV^{ème} siècle avec la fondation d'un monastère de femmes par Nicéphore Choumnos et sa fille Irène Eulogie.²⁾ C'était probablement un monastère double³⁾, il avait grand air et pouvait abriter plus de cent religieuses⁴⁾ sans compter les hommes qui avaient leur couvent dans le même enclos.⁵⁾

Le nom complet de ce monastère était *σιβασμία καὶ βασιλικὴ μονὴ τοῦ Φιλανθρώπου Σωτήρος Χριστοῦ*⁶⁾ ou ... *μονὴ τοῦ Σωτήρος Χριστοῦ τοῦ Φιλανθρώπου*.⁷⁾ Ce nom se rencontre abrégé en ... *τοῦ Φιλανθρώπου Χριστοῦ* (une fois mentionné par Hyrtakénos, Monodie sur la Mort de Nicéphore Choumnos)⁸⁾ et plus fréquemment en ... *τοῦ Φιλανθρώπου Σωτήρος*.

¹⁾ Voir à ce sujet H. Leclercq dans Dict. d'Arch. Chrét. VII 2440 ss. C'est sans doute cette icône que l'Anonyme russe a vu également (B. de Khitrowo, p. 251).

²⁾ Le R. P. V. Laurent a fait paraître à ce sujet une savante étude dans les Echos d'Orient 29 (1930) 29 ss. Avec son habileté coutumière il y brosse un vivant tableau d'Irène Eulogie et de la vie au cloître au XIV^{ème} siècle. Pour l'histoire du monastère au XI^{ème} siècle, aperçu rétrospectif à son étude, le P. Laurent reproduit les données de Sidéridès (p. 30 ss. et 45 ss.) sans les soumettre à un nouvel examen critique. Les quelques erreurs qui se sont ainsi glissées dans le travail du P. Laurent n'enlèvent rien à la haute valeur de son étude et à la documentation parfaite dont il s'est servi pour rétablir une page d'histoire byzantine au début du XIV^{ème} siècle. Il n'a pas été jugé utile de citer le savant travail du P. Laurent toutes les fois que les arguments de Sidéridès y sont reproduits, car il est plus normal de les référer à la source où ils ont été empruntés.

³⁾ Laurent l. c. p. 47. ⁴⁾ id. l. c. p. 48, 50. ⁵⁾ id. l. c. p. 49.

⁶⁾ Titre du fragment du typicon publié par Ph. Meyer dans B. Z. 4 (1895) 48.

⁷⁾ Valde. Ottob. 405 cité par Laurent l. c. p. 34 et note 7.

⁸⁾ J. F. Boissonade, Anecdota graeca I, p. 287 cité par Laurent l. c. p. 34.

Que Hyrtakénos en faisant l'éloge funèbre de Nicéphore Choumnos ne se soit pas embarrassé de citer le nom complet du couvent édifié par le défunt, et qu'il se soit contenté d'une approximation, c'est aisément explicable par le fait que l'éloge a dû probablement être lu dans le monastère en question, et cela ne peut être une objection à l'appellation de la fondation d'Irène Eulogie, qui était, d'après tous les actes qui s'y réfèrent, vouée au SAUVEUR Philanthrope.

Le grand argument mis en avant pour identifier la fondation d'Irène Eulogie avec celle d'Irène et d'Alexis Comnène est l'analogie dans les typica des deux fondations. Le Typicon d'Irène Comnène est connu presque en entier¹⁾; quant à celui d'Irène Eulogie, Ph. Meyer en a publié un fragment (et non pas deux comme il a été dit par erreur)²⁾ relevé sur le manuscrit Cod. 593 de la Bibliothèque du Couvent Iviron au Mont Athos qui est daté de 1540. Ce fragment ainsi que les trois extraits du typicon *τῆς σιβασμίας μονῆς τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου τῶν Κελλιβάρων* font partie d'un pamphlet dans lequel l'auteur s'élève contre la constitution des monastères au XVI^{ème} siècle et recommande de suivre des modèles anciens plus vertueux.³⁾ En proposant ces modèles aux fondateurs de son siècle, Pachomios Rhusanos, l'auteur du pamphlet, les invitait directement à copier les formules qu'il leur signale, et si son conseil avait été suivi, on n'aurait pas été autorisé pour cela de conclure à l'identité d'un cloître du Mont Athos avec un monastère du Latros ou de Constantinople.

La comparaison des fragments cités par Pachomios du Typicon de Saint Démètre avec d'autres fragments du même typicon déjà connus⁴⁾ a permis à Ph. Meyer de relever dans le manuscrit de l'Athos certaines erreurs, en particulier en ce qui concerne le fondateur qui d'après Pachomios serait le *πιστότατος καὶ ἅγιος βασιλεὺς κτρ. Ανδρόνικος ὁ Παλαιολόγος* alors que les monastères interdépendants de Saint Démètre à Constantinople et du Kellivaron au Latros étaient des fondations de l'Empereur Michel Paléologue.⁵⁾ Si d'autres fragments du typicon d'Irène Eulogie étaient connus, peut-être qu'une erreur similaire aurait pu être relevée dans le pamphlet de l'Athos au sujet de cette dernière fondation.

En tout cas, on ne peut prétendre que le fragment en question ait été directement copié par Irène Eulogie sur le typicon d'Irène Comnène, bien que certaines phrases reviennent textuellement, quand d'autres présentent des différences très marquantes. Tel qu'il se présente, le frag-

¹⁾ Miklosich et Müller, Acta et Diplomata, T. V, p. 327/391.

²⁾ Laurent l. c. p. 31/46. ³⁾ Ph. Meyer l. c. p. 50.

⁴⁾ Krumbacher, Gesch. der Byz. Lit., p. 318. ⁵⁾ Ph. Meyer l. c. p. 51.

ment publié par Ph. Meyer offre un résumé des Chapitres II¹⁾ et LV²⁾ du typicon d'Irène Comnène et ne présente avec ce dernier qu'une de ces analogies dont les typica sont coutumiers.³⁾ En outre, la règle du couvent d'Irène Eulogie devait être, sur plus d'un point, en contradiction flagrante avec celle de la fondation d'Irène Comnène⁴⁾ pour que d'un seul fragment sans portée spéciale, dont l'authenticité n'est pas avérée, on puisse inférer à l'identité des deux monastères.

Au point de vue historique d'autres motifs très importants militent en faveur de l'identification du Monastère de la Chora avec la Kécharitoméné.

Le règne d'Alexis Comnène va de 1081 à 1118, c'est au début de ce règne que se place la réédification de la Chora par Marie Doucas. La fondatrice ne devait pas être bien jeune, car elle était la petite-fille du Tzar Samuel, et était veuve au moment du mariage d'Irène quoique celle-ci d'après les dires de sa fille Anne n'avait que quinze ans à peine. Il semble pourtant que cette dernière n'ait jamais connu sa grand-mère maternelle: elle commet même des confusions à son sujet.⁵⁾ La date de la mort de Marie Doucas n'est pas connue, mais elle peut être placée, avec beaucoup de vraisemblance entre 1090 et 1095, époque à laquelle naquit le troisième fils d'Irène, celui qui était son préféré, Isaac.

L'intérêt évident qu'Isaac prit pour le monastère de la Chora est difficilement explicable si on ne tient compte de motifs d'ordre sentimental. Or, quels sont les sentiments que peut avoir un jeune homme pour une grand-mère qu'il n'a pas connue, et pour une fondation de cette dernière?

¹⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 333. ²⁾ Ib. V, p. 346.

³⁾ Dmitriévski, dans sa préface à «Typica», Kiew 1895, relève la ressemblance entre le typicon de l'Evergète et le Typicon de Savas (serbe) pour le monastère de Chilandri près d'Athènes (XLV à LIII/CXLV). Huit chapitres entiers correspondent textuellement dans le typicon de Chilandri ο ἑξήκοντα aux huit chapitres du typicon de l'Evergète καὶ τὰς ἑξήκοντα (L). — Quarante chapitres du typicon du monastère constantinopolitain τῶν ἁγίων Μάρτυρων sont identiques avec quarante chapitres du typicon du monastère anatolien τῶν ἁγίων Βασιλίων, frères τῶν Ἐλεγγίων (XCV). — Il relève également que le typicon de Saint Mamas de Constantinople recommande aux moines de suivre les prescriptions du typicon de l'Evergète ou de Saint Jean de Stoudion (l. c. p. 728, 758, 760 etc.). — Voir également à ce sujet Krumbacher l. c. p. 314; Delehaya, Deux typica etc., p. 3 ss.

⁴⁾ Voir Laurent l. c. p. 52/53.

⁵⁾ Ducange, Historia Byzantina, p. 138: «Hanc cum Andronici matre videtur confundere eruditissimus apud Annam Comnenam, quae, ne difflitear, haud plane se explicat, cum interdum Protovestiarium Joannis Ducae Caesaris uxorem, alibi vero Irenae Ducaenae Augustae matrem fuisse exerte dicat.»

Dans le typicon de la Kosmosotira¹⁾, monastère fondé par Isaac en 1152, sur les bords de la Maritza près de la ville d'Enos²⁾, Isaac, âgé de quelque soixante ans, parle de son intention première de reposer à la Chora — il dit qu'il était de son dessin de faire enterrer sa misérable dépouille au monastère de la Chora où il avait fait préparer sa tombe conformément aux promesses formulées aux moines de ce monastère.³⁾

A quelle époque se place cette promesse d'Isaac? Il avait à peine trois ans quand son frère Jean a été appelé à partager le trône de son père. Après la mort d'Alexis il ne fit que de courtes apparitions à Byzance, ayant été d'abord exilé par son frère à Héraclée du Pont, puis par son neveu en Thrace. Si Isaac a pu connaître la Chora personnellement et s'en occuper, ce ne devait être que dans sa prime jeunesse, avant d'avoir atteint l'âge de vingt-huit ans et il est fort peu psychologique d'admettre qu'un jeune homme put penser si intensément à la mort, au point de faire construire sa tombe à un moment où il se mêle d'intrigues qui doivent lui assurer l'avenir. Le sexagénaire qui prépare son tombeau à la Kosmosotira, dit «qu'il avait pensé, autrefois, à la Chora» ou plutôt on l'y avait fait penser. Plus loin il parle de sa παιδικῆ ἐλίξια, c'est à dire qu'il n'avait pas encore quatorze ans au moment où il avait fait ériger sa stèle à la Chora. Quatorze ans ce n'est pas davantage l'âge des goûts artistiques développés ni des folles dépenses.

Il est plus logique de supposer qu'un de ses proches ait pensé à impressionner l'esprit du jeune homme par une cérémonie religieuse, en lui faisant endosser l'habit monacal, par exemple, ce qui à cette époque n'engageait pas à grand'chose. Il n'est pas rare de voir, à Byzance, des empereurs et des membres de leur famille, occuper un rang dans la hiérarchie ecclésiastique et monacale.⁴⁾ Les vœux prononcés n'astreignent pourtant pas à mener une vie ascétique, ils laissent la liberté des faits et gestes. Un bon nombre de personnages en vie, dont les noms figurent dans divers typica, portent en plus de leurs prénoms et de leur nom de famille un nom de religion, parfois même, on reconte leur portrait deux fois représenté, en habit laïque et en

¹⁾ Fragment du Typicon reproduit par Schmitt op. cit. p. 39—40. Le typicon complet a été publié par L. Petit dans Bull. Inst. Arch. Russe 13 (Sofia 1908), p. 19/75.

²⁾ Schmitt l. c. p. 38; d'après Millingen «Byzantine Churches» le monastère en question se trouverait près du village de Viroa, non loin de Démotika.

³⁾ Schmitt l. c. p. 39.

⁴⁾ Rambaud, Etudes sur l'Histoire Byzantine², Paris 1922, p. 196 et ss.

habit monastique. C'était une façon de manifester d'avance la volonté d'endosser le froc à l'article de la mort, ce qui entraînait le privilège d'être enseveli dans un monastère.¹⁾

Ce quelqu'un, qui faisait faire des promesses solennelles au jeune Isaac, assurait ainsi une haute protection au monastère, persuadé que le jeune homme ne négligerait pas son propre tombeau, et du même coup la fondation qui l'abritait. Or, ce parent ne pouvait être qu'Irène, sa mère, fondatrice du monastère de la Kécharitoméné. Schmitt²⁾ qui a interprété l'inscription sur la mosaïque de la Déisis dans le sens qu'Isaac Comnène l'aurait fait ériger lui-même et qu'il aurait pris une part active à la décoration de la Chora peut s'être trompé. C'est plutôt dans l'esprit d'une mère, de faire inscrire le nom de son fils bien-aimé en marge d'un tableau qu'elle a fait exécuter, peut-être pour lui.

Que cette mosaïque n'appartient pas à l'ensemble des restaurations entreprises par Métochite vers 1300, c'est évident; du reste, quels que soient les travaux de restauration qui aient été exécutés, il ne semble pas que grand'chose ait été changé à la disposition initiale des mosaïques de la Chora. Une trace, aussi faible fut-elle, a dû guider l'artiste et le mettre à même de reconstituer les scènes détruites ou détériorées. En particulier, les visages des reproductions de Schmitt numéros 104 (noces de Cana), 107 (guérison de Capharnaüm), 113 (guérison des infirmes) sont visiblement rapportés. Aucun lien ne les unit aux corps des personnages: de toute évidence ces mosaïques ont été complétées par l'artiste du XIV^{ème} siècle, en utilisant les parties conservées. Pour le reste, des pans caractéristiques, des draperies en pointes indiquent clairement la décadence du XIV^{ème} siècle là où elle se manifeste. En fait de compositions originales du siècle de Métochite nous ne pouvons affirmer avec certitude (d'accord en cela avec Schmitt³⁾) que seulement la mosaïque qui représente le donateur, le Christ du Narthex et la Vierge qui lui fait pendant. Le motif floral qui remplit l'angle sud-ouest de l'exo-narthex fait peut-être partie de cette restauration que Grégoras réclame dans sa lettre N° 134.⁴⁾

Pour les raisons indiquées, quoique étant dans ses grandes lignes du XII^{ème} siècle, l'ensemble des travaux artistiques de la Chora ne peut avoir été exécuté ni par Isaac ni par sa grand'mère; reste l'éventualité qu'Irène en fut la promotrice.

¹⁾ Delehay, Deux typica 144; L. Bréhier, L'Art Chrétien², Paris 1928, p. 161/162.

²⁾ Schmitt op. cit. p. 38 ss., p. 116.

³⁾ Ib. p. 224.

⁴⁾ R. Guiland, Correspondance de Nicéphore Grégoras, Paris 1927, p. 129.

Or, Irène était fondatrice de la Kécharitoméné. Elle avait pris soin de stipuler dans son typicon que l'exiguïté des lieux ne permettait pas d'y ensevelir toutes les religieuses.¹⁾ Celles-ci trouveraient, à leur mort, un lieu de sépulture à la Μονὴ τῆς Κελλαραιᾶς (πατριαρχική μὲν οὖσα) et toutes les cérémonies des funérailles et de la translation des dépouilles sont soigneusement indiquées. Pour elle même, par contre, son époux et leurs enfants etc. . . des τάφοι seraient réservés dans l'exo-narthex de l'église.²⁾

Que Jean qui avait vécu en mauvaise intelligence avec sa mère et sa sœur Anne ait pensé à construire le Pantocrator pour abriter sa tombe et celles de ses descendants, cela se comprend; mais Isaac, le fils préféré, devait évidemment avoir son tombeau réservé à la Kécharitoméné. Or, nous avons vu qu'il fait mention de son τάφος préparé à la Chora; il en demande le transfert dans sa nouvelle fondation, la Kosmosotira, en spécifiant qu'il s'agit de plaques de marbre qui devaient se trouver dans l'exo-narthex de l'Eglise de la Chora³⁾; sa stèle et d'autres objets ayant trait à son enfance peuvent y rester. Il demande également, par un sentiment de piété, le transfert des stèles et des grilles de bronze de ses vénérés parents et empereurs qui, à sa connaissance, devaient également se trouver à la Chora.⁴⁾ Pourtant Alexis et Irène furent ensevelis à la Kécharitoméné, ou au Philanthrope.⁵⁾

Dans tout ce passage, Isaac ne fait mention d'aucun autre vocable que seulement Ἡ μονὴ τῆς Χώρας. Est-ce que l'appellation que sa grand'mère avait donnée à ce monastère était déjà oubliée? Il paraît plus facile d'admettre que la désignation toute topographique était plus fréquente, plus usuelle, comme déjà indiqué.

La présence dans l'exo-narthex de l'Eglise de la Chora des tombes d'Isaac et de ses parents Alexis et Irène serait déjà un motif suffisant pour permettre d'identifier ce monastère avec la fondation d'Irène au vocable de Christ Philanthrope et de la Vierge Pleine de Grâces. Mais, au point de vue iconographique, des données précieuses viennent encore corroborer cette hypothèse.

S'il est vrai qu'aucune image du Christ ne correspond à la description du Zoodote, par contre nous trouvons sur le pilier de gauche à la Chora un Christ dont l'évangile porte ces mots «Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués et je . . . [vous soulagerai]». C'est d'après Denys de Fourna le Christ s'adressant aux solitaires⁶⁾: nous

¹⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 372/73.

²⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 379.

³⁾ Schmitt op. cit. p. 39.

⁴⁾ Ib. p. 39.

⁵⁾ Ducange, Const. Christ., T. IV, p. 64.

⁶⁾ Didron op. cit. p. 436.

pouvons ajouter l'ami des hommes, le Philanthrope. Quelle autre interprétation peut-on donner à cette leçon de l'évangile?

Les byzantinistes se sont étonnés du choix des épisodes qui a présidé à l'ornementation de la Chora. Si pour l'histoire de la Vierge le Protévangile de Jacques a été presque littéralement suivi, l'histoire du Christ offre de sérieuses lacunes. Les auteurs se sont perdus en conjectures sur le sort des scènes de la Passion, de la Résurrection etc. qui ne sont pas reproduites et sur leur remplacement éventuel. Il a même été dit que les mosaïques de Kahrié Djami donnent l'impression d'une cour des miracles, tant se suivent les guérisons et les résurrections. Il est bien possible que les scènes de la Passion n'aient jamais figuré à la Chora: si, comme nous le supposons, l'église était dédiée au Christ Philanthrope, ce sont des actes de philanthropie qui devaient être reproduits et l'église orthodoxe a toujours désigné par ce terme les miracles du Christ par lesquels il manifestait son amour pour les hommes. La grande mosaïque de la Déisis, encadrée de ces scènes, complète merveilleusement le Cycle de la Philanthropie du Christ, en sous-entendant le texte de la prière, qui est encore récitée aujourd'hui dans les églises orthodoxes; «Χριστός ὁ ἀληθινὸς Θεὸς ἡμῶν, καὶ προσβέβηται τῆς παναρχάντου καὶ παναρώμου ἁγίας αὐτοῦ Μητρός, . . . ἰλεῖσαι καὶ σῶσαι ἡμᾶς, ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλένθρωπος.»¹⁾ La Déisis est encore un appel à la Philanthropie du Christ.

Le Cycle de la Vierge Pleine de Grâces est également figuré en son entier et la présence de cette grande mosaïque de la Dormition de la Vierge, son ultime grâce, la place prépondérante qu'elle occupe dans l'église de la Chora²⁾, illustre pleinement l'importance donnée à la fête du 15 août dans le typicon de la fondatrice.³⁾ Irène Comnène est la première à donner une importance aussi capitale à la fête de la Dormition; le régime des autres fêtes de l'année est basé sur celui du 15 août. Pour justifier cette importance il faut bien qu'une relique vénérable ou du moins une sainte icône se rapportant à cette fête se trouve dans son monastère. Le βιβλίον qui devait énumérer les objets contenus à la Kécharitoméné est malheureusement perdu; mais la Chora devait abriter au début du XII^{ème} siècle le *στασίδιον* de la Sainte Vierge.

Parmi les objets dont Isaac Comnène demande le transfert à la Kosmosotira figure le stasidion de sa «Très Vénérée Mère de Dieu».

¹⁾ Liturgie de S^t Jean Chrysostome, *Ἐκτέλεσις*.

²⁾ J. Ebersolt, *Revue de l'art* 55 (1929) 83/86 et 56 (1930) 163/170. Voir également un article à ce sujet dans *Byzantion* 7 (1932) 117—135.

³⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 369 ss.

S'agit-il d'un stasidion placé devant l'icône ou d'une sainte relique, le «Stasidion de la Vierge», nous ne pouvons le savoir. Le stasidion de la Vierge est mentionné dans une homélie de Saint Jean de Thessalonique.⁴⁾ Nous apprenons que la Mère de Dieu restée seule, avait coutume d'aller prier à l'Eglise de Sion et qu'elle y avait son stasidion. Cette homélie écrite au VII^{ème} siècle, faisait probablement allusion à une relique connue: l'esprit des fidèles à cette époque était tel qu'ils demandaient à voir les différents souvenirs dont on leur parlait, et probablement le stasidion de la Vierge devait faire partie du trésor d'une église de Constantinople au même titre que sa Ceinture ou sa Tunique. Il est regrettable que toute trace en soit perdue, ce qui rend impossible de savoir, avec certitude, si c'était bien à la Kécharitoméné que se trouvait cette relique.

Au dessus de sa porte principale de la Chora se trouve encore cette merveilleuse icône en mosaïque du trépas de Marie, prototype du genre. Il n'est donc pas étonnant que le typicon de la Kosmosotira d'Isaac Comnène⁵⁾ se soit inspiré des dispositions qu'Irène fixe dans son typicon pour la célébration de la fête du 15 août, et surtout que Jean Comnène ait également fait placer une icône de la Dormition *πρὸ τῶν ἀραιῶν πύλων* de son monastère.⁶⁾ Par un effet du hasard, signalons encore, que c'est le 13 août que l'on célèbre la mémoire de l'Empereur Alexis⁷⁾ décédé le 15 août 1118.

Le typicon d'Irène mentionne tout spécialement l'icône de la Mère de Dieu devant laquelle devaient brûler les lampes éternelles.⁸⁾ S'agit-il de la mosaïque qui orne le pilier sud de l'Eglise? Nous ne pouvons que le conjecturer: l'inscription difficilement lisible «I Chora» peut avoir eu une des multiples terminaisons citées de l'hymnologie byzantine par Monseigneur Dorotheé, métropolitain de Laodicée⁹⁾; probablement ce fut une formule offrant une assonance avec la première partie. Le mot «Chora» sous lequel le monastère était connu devait offrir trop de tentations pour que le vocable de l'église ne s'en ressentisse pas. Ainsi nous voyons plus tard Théodore Métochite étaler une

⁴⁾ M. Jugie, *Les Homélie Mariales Byzantines*, Patrologie Orientale, T. XVI, p. 344 ss.

⁵⁾ L. Petit, *Typicon du Monastère de la Kosmosotira*, Bulletin Inst. Arch. Russe T. 13 (1908) 24.

⁶⁾ Dmitrievski, *Typica*, p. 650.

⁷⁾ Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, p. 888. Le typicon de la Kosmosotira (L. Petit l. c. p. 65) indique le 15 août comme anniversaire de la mort d'Alexis; le typicon du Pantocrator n'indique pas de date.

⁸⁾ Miklosich et Müller, T. V, p. 369. ⁹⁾ L. c. p. 6.

satisfaction d'auteur au sujet de la bonne trouvaille qu'il vient de faire ἡ χάρα τοῦ ἀχωρήτου (le contenant de l'incontenable), par analogie à Χώρα Θεοῦ τοῦ ἀχωρήτου (d'après Romanos le Mélode, Akathistos), et revenir à plusieurs reprises sur son jeu de mots dans les vers qu'il consacre à la Chora.¹⁾ La composition originale de la Vierge avec le Christ dans la mandorla illustre cette appellation, et il est presque certain que la Vierge qui se présente de trois quarts dans l'attitude de la prière sur le pilier sud de l'église ne pouvait pas porter cette même désignation. Peut-être était-ce la Kécharitoméné: comme au temps de Métochite, au temps d'Irène aussi le calembour fleurissait à Byzance. Psellos, Anne Comnène et tant d'autres l'ont cultivé avec une certaine volupté et quand déjà il s'agissait de jouer sur le mot Chora, il est très possible que la mère d'Anne Comnène n'ait pu laisser échapper une si belle occasion de montrer son esprit. L'assonance du mot Χώρα avec le χαιρε qui revient si souvent dans l'hymnologie mariale était une voie tout indiquée à suivre, elle fut probablement suivie. La terminaison de la salutation évangélique Χαίρε Κεχαριτωμένη fut utilisée en remplaçant χαιρε par χώρα; le sens (le contenant plein de grâces) devient ainsi tout aussi clair ou tout aussi confus comme dans le calembour de Métochite. Dans un canon de Jean Mavropous sur les fêtes de la Vierge on rencontre deux formes analogues: Χώρα ἐνέροτος, ἡ βλαστησασα χαρὴν (45, 65) et Χώρα Χαρῆς (274, 211) qui ont pu également influencer Irène dans le choix d'un vocable pour son monastère.

La présence à la Chora d'une icône portant le nom de la Κεχαριτωμένη permet d'expliquer la réapparition au XV^e siècle du nom de la Κεχαριτωμένη dans deux sources fort intéressantes.

Le voyageur russe Zosime qui a visité Constantinople entre 1419 et 1421 a vu le monastère du Philanthrope et de la Kécharitoméné, en allant de l'église des Apôtres à l'église des Blachernes.²⁾ De toute évidence il ne s'agit pas du monastère de femmes τοῦ Φιλανθρωπίου qu'il avait déjà rencontré sur son chemin de S^{te} Sophie aux Manganes³⁾, en disant qu'il y a là, sous l'église, une eau sainte ... Le second Philanthrope qu'il visite renferme les reliques de Saint Clément archevêque d'Ancyre, de Théophano et de Léon le Sage, et à la Kécharitoméné il veut avoir vu les reliques de Saint Jean Damascène. Ce sont donc deux 'Philanthrope' bien distants et bien différents que Zosime

¹⁾ Schmitt l. c. p. 41 s., 88/89.

²⁾ B. de Khitrowo l. c. p. 204. — Sidéridès op. cit. p. 17. — V. Laurent l. c. p. 48.

³⁾ B. de Khitrowo l. c. p. 202.

a visités et aucune corrélation n'existe entre eux. Quel peut avoir été ce second Philanthrope? Pour les reliques de Saint Clément et de Théophano, Etienne de Novgorod¹⁾ veut les avoir vues au monastère de femmes de Saint Constantin. Quant à Léon le Sage ses reliques se trouvaient à l'Église des Saints Apôtres.²⁾

Celles de Saint Jean Damascène ne sont pas connues par d'autres voyageurs et Sidéridès ne les mentionne pas; il admet plutôt que Zosime a dû faire une confusion avec celles de Saint Jean le Précurseur dont les reliques se trouvaient disséminées un peu dans toutes les églises de la ville (sauf au Philanthrope!) et dont il fait une belle étude (pages 63—73).

Ces renseignements contradictoires suffiraient à rendre suspect le témoignage de Zosime sur son second Philanthrope et la «Kécharitoménite» qu'il cite immédiatement après, si vers la même époque, un acte patriarcal ne mentionnait l'église de la Vierge Pleine de Grâces.

Il s'agit d'un registre du Patriarcat de Constantinople, où depuis août 1399 les prêtres devaient inscrire les dispenses qu'ils avaient obtenues pour célébrer certains mariages.³⁾ L'église en effet, réprouvant les secondes et troisièmes noces, n'accordait des dispenses que dans des cas fort rares et il était logique de les consigner dans un registre spécialement établi à cet effet.

Les premières inscriptions dont le style varie peu — en voici une: † Τῷ αὐτῷ μηνὶ κβ', ἔλαβεν ὁ πρεσβύτερος Ἰωάννης ὁ Κρονωρίτης βούλλαν, ἵνα εὐλογῆσθαι Γεώργιον τὸν Κτενῶν μετὰ Μαρίας, τῆς θυγατρὸς τοῦ Τριακονταφύλλου, αὐτὸν μὲν εἰσερχόμενον εἰς τρίτον γάμον, αὐτὴν δὲ εἰς δεύτερον, ἀπιστάλη δὲ ὁ Σκουταριώτης εἰς τοῦτο † — mentionnent la date, le nom du prêtre qui reçut la dispense, les noms des conjoints et surtout au quantième mariage ils en sont. Au bout d'un certain temps, comme cela est fréquent en Orient, le registre est négligé, les précédentes unions des conjoints ne sont plus mentionnées, l'ordre chronologique n'est plus rigoureusement suivi. L'inscription du 24 Janvier 1400 marque une tendance à peine déguisée à ridiculiser le registre par un excès de détails. Voici cette inscription: † Μηνὶ Ἰανουαρίῳ, ἡδ. η', ἡμέρᾳ τοῦ μηνὸς κδ', ἡμέρᾳ σαββάτου, ὥρα θ' τῆς ἡμέρας, ἔλαβεν ὁ θεοσεβέστατος πρεσβύτερος⁴⁾ κῆρ Ἰωάννης ὁ Κάλλι-

¹⁾ Ib. p. 123.

²⁾ Delahaye, Syn. Eccl. Const., p. 314, 34; Sidéridès l. c. p. 50—53.

³⁾ Miklosich et Müller, T. II, p. 297.

⁴⁾ Le titre que se donne Jean Kallistos est purement fantaisiste: la hiérarchie grecque ne connaît pas un titre pareil qui peut uniquement avoir été forgé par analogie à *σεβείης*, nom par lequel on désignait parfois les empereurs.

στος βούλλαν, ὡς ἐν εὐλογίῃ τὸν Ἰωάννην τὸν Βασιλικὸν ἐρχόμενον εἰς δευτέρου γάμου μετὰ τῆς Εἰρήνης, τῆς τοῦ ἱερέως θυγατρὸς, ὡσαύτως καὶ αὐτὴν εἰς δευτέρου γάμου ἐρχομένην, καὶ δι' ἀσφάλειαν ἰσημειώθη ἐνταῦθα † Six mois après avoir été institué le registre des mariages perd son caractère sérieux. Deux inscriptions qui suivent celle de Jean Kallistos ne sont pas datées. Celle qui vient après est datée du κβ' τοῦ αὐτοῦ μηνός (quel mois? quelle année? ce ne peut être le 22 janvier 1400, puisque trois inscriptions auparavant Jean Kallistos fait sa déclaration le 24 janvier 1400); c'est l'avant-dernière. La toute dernière qui mentionne la Kécharitoméné est ainsi libellée: † Τῇ κδ' τοῦ αὐτοῦ Ἰαβρι βούλλαν καὶ ἱερέως Ἀθανασίος ὁ ψάλλον τὸν πάνσεπον ναὸν τῆς Κεχαριτωμένης, ἵνα εὐλογίῃ Γεώργιον καὶ Εἰρήνην †

Il devient ainsi singulièrement difficile de tirer un renseignement quelconque de cette inscription dont la date est incertaine, surtout qu'elle vient après celle de Jean Kallistos et qu'après elle le registre n'a pas été continué.

Une hypothèse est pourtant admissible. Le registre patriarcal qui a dû tomber dans l'oubli en janvier 1400, fut plus tard retrouvé et présenté au chantre Athanase pour y inscrire la dispense qu'il venait d'obtenir. Athanase, à son tour, exhume le nom le plus ancien et le plus désuet de son église, soit pour se donner de l'importance, soit pour dérouter les recherches au cas où le mariage qu'il va célébrer viendrait à être invalidé, soit encore pour brimer un peu le registre qui n'était déjà que fort imparfaitement tenu.

Quoi qu'il en soit, et telle qu'elle se présente, l'inscription en question ne permet pas de conclure qu'en 1400 une église au nom de la Kécharitoméné ait réellement encore existé à Constantinople. Par contre, cette inscription complète singulièrement le témoignage de Zosime.

Le chantre Athanase, prêtre de la Chora, devait connaître l'ancien vocable de son église; les icones du Christ et de la Vierge dans l'église même et la place qu'elles occupent lui étaient une indication suffisante. Si, d'une part, c'est peut-être dans un but de mystification qu'il s'inscrit avec l'ancien nom de son église dans le registre patriarcal, c'est cet ancien nom qu'il indique au voyageur russe Zosime pour faire preuve de son érudition.¹⁾ Ce n'est évidemment pas de sa faute si les détails qu'il a fournis au voyageur ont été mal traduits et si Théophane est devenu Théophano, le πάνσοφος Γερμανός est devenu Léon le Sage et si surtout Michel Synkellos, compatriote de Saint Jean

¹⁾ Zosime, fait curieux, ne mentionne pas avoir visité la Chora.

Damascène, a été confondu avec ce dernier.²⁾ Peut-être aussi qu'au XV^{ème} siècle Athanase n'était pas seul à connaître l'ancien nom de son église — une assonance des plus curieuses existe entre Kécharitoméné et Kahrié pour n'être que le fait d'un pur hasard.³⁾

Il est à remarquer que ce Monastère n'est mentionné qu'une seule fois dans le Synaxarium Eccl. Const. et encore son vocable de Kécharitoméné n'y apparaît pas. Cette seule indication est fournie à la date du 12 Décembre, fête de Saint Spiridion⁴⁾, dans le manuscrit désigné Sa (Bibl. Nat. Paris) qui date probablement de la seconde moitié du XII^{ème} siècle.⁵⁾ Il y est dit: «Τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σὺναξις καὶ ἐν τῇ γυναικείᾳ μονῇ τῇ οὐσῃ πλησίον τῆς μονῆς τοῦ Φιλανθρώπου, ἐνθα καὶ τὸ ἅγιον αὐτοῦ σῶμα κατάκειται». Cela laisse supposer que déjà à cette époque le nom de la Kécharitoméné était tombé en désuétude quoique le monastère fut encore habité par des religieuses, puisque même le Synaxarium ne le désigne pas autrement que le «monastère de femmes proche du Philanthrope».

Par contre le nom de la Chora figure à plusieurs reprises dans le Synaxarium⁶⁾ et toujours en des termes qui indiquent son importance (*μεγίστη μονή, μεγάλη μονή, σεβασμία μονή, εὐαγλὲς μοναστήριον*). A l'occasion de la fête de Saint Babylas le monastère est désigné comme: «ἡ μονή ἡ ἐπιλεγόμενη τῆς Χώρας». Elle avait donc un vocable, mais personne ne s'en souvenait plus.

Ignace de Smolensk⁶⁾ qui a visité Constantinople entre 1389 et 1405 n'indique pas non plus le nom de l'église où il a vénéré les reliques de Saint Spiridion, et qu'il rencontre sur son chemin des Blachernes à l'Église des Apôtres. Il dit textuellement: «De ce même côté est située une petite église dans laquelle se trouve la grande image du Sauveur dont sortit la voix pardonnant à l'homme malade qui se repentit avec foi de ses péchés. Il y a là aussi dans la chapelle, dans une chaise ouverte, les reliques des Saints Spiridion et Polyeucte et les reliques de saint Jean Chrysostome et de Saint Grégoire le Théologue qui sont scellées dans des châsses en pierre.» — Pour les reliques de Saint Spiridion, le Synaxarium est suffisamment explicite; elles

¹⁾ Vie de Michel Synkellos, rédaction du IX^{ème} siècle dans Schmitt op. cit. p. 253 ss. (Sidériès, p. 63 admet une confusion avec Alexis Comnène).

²⁾ Le nom turc donné aux églises transformées en mosquées s'est souvent ressenti de leur ancienne appellation: ainsi Sainte Thècle est devenue Tokoulou Dédé; Saint Georges à Thessalonique devient Ortadj Effendi etc.

³⁾ Delehaye, Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae, Bruxelles 1902, p. 304, 44.

⁴⁾ Ib. VII.

⁵⁾ Ib. 12, 16; 326, 19; 332, 48; 365, 56; 376, 30; 680, 3.

⁶⁾ R. de Kbitrowo l. c. p. 136 z.

se trouvaient à la Kécharitoméné. De même on peut admettre que les reliques de saint Jean Chrysostome sont celles que Zosime dans sa description du «couvent de Sékharitoménite» a erronément désignées comme étant de saint Jean Damascène.

La Grande Image du Sauveur, qui se trouvait dans l'église de ce couvent et au sujet de laquelle une légende avait cours au XIV^{ème} siècle, peut facilement s'identifier, à l'aide de l'interprétation du cycle iconographique du Christ *Φιλάνθρωπος*. Il ne peut s'agir que de la mosaïque de la Déisis qui se trouve à la *Χώρα*. Les dimensions colossales de cette mosaïque devaient fatalement impressionner l'esprit d'un pèlerin russe, et le cycle de guérisons qui l'encadre devait inévitablement favoriser l'attribution à cette image de vertus thaumaturgiques.

Bien que Théodore Métochite ait changé le vocable de l'église, une tradition de «Philanthropie» semble donc avoir subsisté à la *Χώρα* jusqu'au XV^e siècle; mais l'ancien nom de l'église était bien oublié. Seules les images et leurs emplacements respectifs constituaient un rappel à des temps passés.

Le monastère d'Irène était, du désir de sa fondatrice, entièrement autonome, il avait son économiste qui en administrait les revenus. Il était rigoureusement défendu de vendre ou d'échanger les biens du couvent et de terribles anathèmes le garantissaient contre l'ingérence de l'empereur ou du patriarche; il n'est donc pas étonnant qu'aucune trace relative à ce monastère ne se trouve dans les actes patriarcaux: on pourrait même être surpris d'apprendre qu'en 1263 le patriarche envoie inspecter une propriété que le monastère possède dans l'île de Cos. Le rapprochement fait par Sidéridès à ce sujet est un peu téméraire. En effet, au typicon d'Irène est ajoutée une liste des biens appartenant au couvent et dans cette liste l'olivier de Cos ne figure pas. Il est possible que des donations, après coup, soient faites en faveur d'une fondation pieuse, mais pas dans les circonstances qui ont entouré l'abandon du monastère d'Irène: son propre fils Jean fonde le monastère du Pantocrator, qui deviendra un nouveau Saint Denis et se désintéresse du Philanthrope, les Croisés s'emparent de la Ville et la gouvernent pendant soixante ans. N'est-il pas admissible que cette oliverie de Cos appartint à un tout autre monastère, n'ayant aucun rapport avec celui d'Irène sauf une de ces similitudes de nom si fréquentes à Byzance? Il est toujours dangereux d'identifier une église en se basant uniquement sur une analogie de vocable. Après la grande bourrasque qui a passé sur Constantinople, après le règne des empereurs latins de 1204 à 1261, quand tant de couvents avaient été détruits jusqu'à

H. E. del Medico: Essai sur Kahrié Djami au début du XII^{ème} siècle 43
en effacer le souvenir, un rapprochement de ce genre est particulièrement osé.

Pour ce qui est de l'acte en question un examen plus attentif permettra de mettre au point l'assertion de Sidéridès que le monastère d'Irène aurait possédé en 1263 des biens à Cos.

Le tome VI de Miklosich et Müller est intitulé: «Diplomata et Acta Monasterii Sancti Ioannis Theologi in Patmo Insula», et tous les actes qui y sont reproduits ont été relevés à Patmos et se referent à ce monastère.

Dans leur préface les auteurs relèvent la grande importance dont jouissait au moyen-âge le monastère de Saint Jean Théologue à Patmos, et qu'il était un des plus réputés de tout l'orient chrétien. Il était entièrement autonome et ses possessions s'étendaient sur toutes les îles de l'archipel. Chaque empereur avait soin de renouveler les privilèges accordés par ses prédécesseurs au monastère de Patmos, et chaque nouveau patriarche lui confirmait son entière liberté et son autonomie.

Or en 1263 le monastère en question envoie Léon Eskammatisménos, censeur de Rhodes et des îles Cyclades, faire le recensement des propriétés que le monastère de Patmos possède à Cos.¹⁾ Le censeur, par lettre, rend compte de sa mission et c'est là le document cité par Sidéridès. Entre autres Léon relève qu'il y a là un *σταυροπήριον* de l'évêque de Cos *Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ Σωτήρ*, τὸ ἐπωνομαζόμενον τοῦ Ἀρκαλῆ qui est un métoque avec tous les droits qui lui reviennent, *ἔχουν γῆς βοιδατικῆς δύο [μοδίον] τῆς ποτι ἀπὸ τοῦ μέρους τοῦ Φιλανθρώπου καὶ τοῦ Παντοκράτορος* et tous les oliviers etc. . . . qui y poussent. Le monastère de Patmos a également des droits sur un faubourg de Cos (*προάστειον*) τὸ Ἀναβασίδιον, τὸ ποτι ὄν ἀπὸ τῶν δικαίων τῶν σεβασμίων μονῶν τοῦ Φιλανθρώπου καὶ τοῦ Παντοκράτορος. Ces métoques Ambéla et Anabasion relevaient en 1263 de la *σεβασμία μονῆ τῆς Πάτμου*.

Quels sont ces monastères du Philanthrope et du Pantocrator? Il ne peut s'agir de la fondation d'Irène, il ne peut s'agir non plus du Pantocrator de Jean Comnène. En effet, ce dernier dans le typicon de son monastère²⁾ mentionne tous les biens qu'il lègue au Pantocrator (ils sont nombreux) et entre autres τὰ κατὰ τὴν Κῶ κτήματα τοῦ Κέττοκος σὺν τῇ ἐπισκίφῃ τοῦ Ἀρόσου καὶ τοῦ μοναχοῦ Χριστοδοῦλου.

Ni Ambéla ni Anabasion ne figurent dans sa liste; comme pour le monastère d'Irène, il est douteux que de nouvelles donations aient été faites au Pantocrator après la mort de son fondateur. En outre,

¹⁾ Miklosich et Müller, T. VI, p. 217 ss. ²⁾ Dmitrievski l. c. p. 697/699.

la combinaison des deux vocables du Philanthrope et du Pantocrator peut difficilement s'interpréter comme se référant aux deux monastères de ces noms qui existaient à Constantinople et que sûrement rien ne devait rattacher.

Il faut donc croire que Sidéridès a fait là une confusion avec un monastère qui a dû exister à Cos au début du XIII^e siècle. C'était probablement un monastère double et il se dénommait τοῦ Φιλανθρώπου καὶ τοῦ Παντοκράτορος.

Ce monastère qui se trouvait près d'une oliverie appartenant à la fondation dénommée Ambéla avait eu autrefois des droits sur le faubourg d'Anabasion; mais en 1263 ce monastère du Philanthrope et du Pantocrator n'existe plus, ses droits ont été cédés au monastère de Saint Jean Théologue à Patmos et Léon Eskammatisménos en réfère à Patmos à leur sujet.

Dans toute cette question n'interviennent ni le patriarche de Constantinople, ni le monastère constantinopolitain du Philanthrope ni celui du Pantocrator: il s'agit uniquement d'une question de province.

La liste des actes cités par Sidéridès au sujet du Philanthrope et du Sauveur devient ainsi beaucoup plus claire. De 1118 à 1180 le monastère du Philanthrope est mentionné cinq fois; sauf pour le témoignage d'Anselme, évêque d'Havelberg, qui visite Constantinople sous Jean Comnène et qui veut y avoir vu plus de 500 moines (témoignage récusé par Sidéridès et considéré à juste titre exagéré¹⁾ rien ne s'oppose à situer le Philanthrope et la Kécharitoméné à la Chora.

En 1200 encore Antoine de Novgorod parle d'un monastère du Philanthrope où se trouve, entre autres merveilles, un clou de la vraie croix. Il est malheureusement impossible de suivre les différentes pérégrinations des reliques²⁾ (Jean Comnène demande dans son typicon que l'icône miraculeuse de la Vierge Hodigitria soit portée au Pantocrator à chaque fête importante etc. . .³⁾, mais on peut admettre qu'Antoine ait vraiment été le dernier à visiter la Chora tant qu'elle portait encore son nom de Philanthrope.

De 1200 à 1397 environ aucune trace du monastère ne subsiste (l'acte de 1263 cité par Sidéridès se réfère à un monastère de pro-

¹⁾ Sidéridès l. c. p. 26.

²⁾ Sidéridès (l. c. p. 32/37) relève les divers témoignages au sujet des clous de la Vraie Croix. — Pour les reliques (p. 37/77) il s'efforce de suivre leurs traces, à l'aide de témoignages souvent contradictoires.

³⁾ Dmitrievski l. c. p. 681.

vince) sauf que divers voyageurs¹⁾ après 1350 ont visité l'église du Sauveur qui se trouve derrière la muraille, près du palais des Manganes, qui a une source qui guérit et une icône miraculeuse du Christ. Tous y ont vu les reliques de Saint Averkios, et, sauf Zosime dont il a déjà été question, tous désignent l'église par son ancien nom qui était celui du Sauveur sans mentionner une seule fois le nom de Philanthrope.

A partir de 1397 quatre actes²⁾ mentionnent le monastère du Sauveur Philanthrope. Le nom de Raoul Assanès qui revient dans les deux permet de penser qu'ils doivent avoir trait au monastère du Sauveur à Indjili Kiosk, vu qu'il doit s'agir d'une fondation pas trop ancienne et que des liens de parenté unissaient les Assanès aux Paléologues. Pour les deux autres actes mentionnés par Sidéridès on peut admettre aussi qu'ils n'ont rien à voir avec la fondation d'Irène Comnène et se rapportent également au monastère du XIV^e siècle; rien dans ces quatre pièces ne donne une indication utile pour situer le monastère du Philanthrope.

En résumé, Kahrié Djami a dû porter au XII^e siècle le nom du Christ Φιλάνθρωπος et de la vierge Χώρα Κεχαρισμένη et devait être l'église commune aux deux monastères fondés par Alexis I Comnène et son épouse Irène.

¹⁾ Ce sont: vers 1350 Etienne de Novgorod (Mme de Khitrowo p. 102); 1389—1405 — Ignace de Smolensk (ib. p. 138); 1393 — Alexandre le Scribe (ib. p. 162); 1419—1421 — Zosime (ib. p. 302); 1424—1453 — Anonyme Russe (ib. p. 231), cités par Sidéridès l. c. p. 16/17.

²⁾ Ce sont cités par Sidéridès, p. 29/30: 1397—1410 (Migne, P. G. T. 160, p. 100). Grégoire patriarche de Constantinople dans sa *κατά Έπίσκοπ άναλογία* mentionne Γουθίας δὲ [δ] Ὀλόβαλος, . . . ἡς ἀρχιεπὸς ἐκπερέθη ἐν τῇ Μορῇ τοῦ Φιλανθρώπου Χριστοῦ. — Décembre 1399: un acte patriarcal tranche le différend qui existait entre Raoul Assanès et Holobelos Métropolitain de Gothia au sujet des droits de fondateur (κρητορικὰ δίκαια) . . . εἰς τὴν εὐφρασίαν καὶ θείαν μνην τῆς εἰς ἄγραν τιμημένην τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ ἐπιεικισμένην τοῦ Φιλανθρώπου (Miklosich et Müller, II, p. 324 s.). — Juillet 1400: traité d'une fabrique de parfums περί τῶν ἁγίων Μυσῶν μυροποιῶν ἰσχυατέρων dont la moitié appartient à la εὐφρασία μνην τοῦ Τρομινησκόουτος et l'autre moitié, τὸ δὲ λοιπὸν ζῆσαν ἐν τῇ τοῦ Φιλανθρώπου Χριστοῦ μορῇ, τοῦ εὐφρασίαν καὶ τῆς Ὀδηγητρίας, τῆς μορῆς τοῦ ἁγίου Βασιλείου καὶ τοῦ ἱεροῦ καὶ τῶν ἁγίων Τεσσαράκοντα . . . (Miklosich et Müller, II, p. 325). — Octobre 1400: les enfants du défunt prêtre Pepagoménos hypothèquent pour la somme de 50 hyperpyres leur maison et le κέντρον καὶ θείον ναὸν τῶν ἐκ' ἀνάγκης τιμημένων τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Θεοδώρου τοῦ Εὐλαγεσίου aux moines du Φιλάνθρωπος Χριστοῦ dont les bâtiments sont proches de leur maison (Miklosich et Müller, II, p. 443 s.); le θείον ναὸν dont il est question dans cet acte est la chapelle de Saint Théodore Vlachopoulos).

Cette conclusion s'est imposée

a) par des considérations architecturales: les données du typicon d'Irène correspondent exactement avec l'architecture de la Chora: l'église possède deux narthex, un paraptéron, une iconostase impériale, un ayasma; au nord des chambres peuvent avoir servi de cellules pour les moines, au sud des vestiges de muraille limitent l'emplacement du couvent de femmes. Des ruines indiquent la place qu'occupaient les appartements impériaux et un gros mur s'avance dans l'axe du bema de l'église.

b) par la topographie: la route qui mène à Sainte Anne est signalée par plusieurs auteurs, le voisinage de Saint Nicolas également. Ce dernier monastère se laisse encore localiser par l'église grecque de Salma Tomrouk et les sous-bassements sur lesquels elle est édifiée, ainsi que par les relations des pèlerins russes.

c) par des considérations historiques: la restauration de la Chora entreprise par Marie Doucas pour le patriarche démissionnaire Cosmas devait être continuée par sa fille Irène, fondatrice de la Kécharitoméné; l'intérêt d'Isaac Comnène pour la Chora ne peut s'expliquer que par l'influence de sa mère, qui voulait voir en lui le futur protecteur de sa fondation.

d) par l'iconographie: l'interprétation des cycles iconographiques de la Chora répond à la représentation du Christ Philanthrope et de la Vierge Pleine de Grâces; les mosaïques dans l'église même correspondent à cette appellation; la Déisis constitue un appel à la Philanthropie du Christ et la Koimésis une ultime Grâce de la Vierge.

e) par les textes: la présence à la Chora des tombes d'Alexis, d'Irène et d'Isaac Comnène est signalée dans le typicon de la Kosmosotira, alors que le typicon d'Irène parle de la Kécharitoméné; Ignace de Smolensk a vu dans une église qui ne peut être que la Kécharitoméné une image du Christ qui ne peut être que la Déisis de Kahrié Djami.

f) par l'épigraphie: l'inscription de la Déisis au nom d'Isaac Comnène ne peut être que l'œuvre de sa mère.

g) par les données liturgiques et hagiographiques: la présence à la Chora du stasidion de la Vierge et de l'icone de la Koimésis justifient l'importance donnée par le typicon d'Irène à la fête de la Dormition.

Si notre hypothèse pouvait se vérifier, un chapitre important de la vie de la Chora serait ainsi mis en lumière. Le monastère, peut-être rénové par Marie Doucas, est agrandi par sa fille Irène et dédié au Christ Philanthrope et à la Vierge Pleine de Grâces. Placé sous une

forme entièrement autonome, hors de la juridiction du Patriarche et de l'Empereur, la mort de la fondatrice devait fatalement entraîner le règne de l'anarchie. Environ un demi-siècle après sa fondation, le souvenir pieux d'un fils vient recueillir des pierres qui lui sont chères et en demander le transfert loin de la capitale. Jusqu'en 1180 le monastère vivote, puis sa trace se perd, — en 1204 les Croisés lui donnent le coup de grâce. Quand vers 1300 Métochite en entreprend la restauration, son nom n'est plus qu'un vague souvenir, la fondatrice est oubliée.

Ceci ressort tant des témoignages d'Isaac Comnène et du Synaxarium, que du manque de renseignements dans d'autres sources: l'acte de Cos, qui a été invoqué, se réfère à un monastère de province; Grégoras donne des renseignements incomplets; l'inscription au registre des mariages et le témoignage de Zosime sont peut-être exacts, mais dûs à des facteurs personnels; Ignace de Smolensk ignore le nom de l'église.

Entretemps, un autre monastère a été érigé près des Manganes sous le vocable du Sauveur Philanthrope. Déjà Romain Lécapène y avait fait édifier une chapelle dénommée *Τῷ Σωτήρι Χριστῷ κατὰ τὴν Χαλκὴν, εὐκτήριον ὁ Σωτὴρ εἰς τὴν Χαλκὴν* et Jean Tzimisès y avait fait son tombeau¹⁾. Au temps d'Alexis I Comnène, cette chapelle ne devait pas être connue sous un autre nom: l'image qu'elle contenait, le *Σωτὴρ Χαλκῆς*, était en grande vénération et l'empereur, lui-même, s'était fait recouvrir du voile qui l'abritait pour se guérir d'une maladie désespérée. Le vocable du Sauveur était resté à l'ayasma qui se trouvait sous l'Indjili Kiosk et le Patriarche Constantios en fait mention.²⁾ Cette chapelle a dû être détruite une première fois par les Croisés et réédifiée en monastère de femmes sous le vocable du Sauveur Philanthrope au XIII^{ème} siècle. Des pèlerins russes le visitent après 1350, décrivent son emplacement, une liste d'actes atteste son existence.³⁾

Ce couvent n'avait rien de commun avec la fondation des Comnènes: il avait une affectation différente, un vocable ressemblant mais pas identique; son typicon offre peut-être une analogie avec celui de la Kécharitoméné, mais c'est bien tout ce que ces deux fondations de deux époques différentes avaient de semblable. Les données architecturales et topographiques du typicon d'Irène sont inapplicables à Indjili Kiosk et le témoignage des pèlerins russes place le Philanthropos à l'autre extrémité de la ville.

Ainsi nous sommes loin du Monastère de la Kécharitoméné avec son mur de séparation et du monastère d'hommes du Philanthrope, qui

¹⁾ Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne, T. VII, col. 2450 et ss.

²⁾ Paspatis l. c. p. 104.

³⁾ Laurent l. c. p. 29 ss.

était contigu (dans le typicon d'Irène ce monastère n'est jamais désigné autrement que «le Philanthrope» et le terme du «Sauveur» ne lui est pas appliqué), de la route qui mène à Sainte Anne dans le Deutéron, du monastère de femmes de Saint Nicolas et même de la τῆς τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας μονῆ τῆς Καλλιμαρίας qui peut fort bien avoir été Odalar Djami. Les cellules dont se compose cet édifice peuvent lui avoir valu cette appellation toute spéciale. (Fig. 4.) Du reste certaines de ses fresques offrent trop de ressemblance avec celles de Kahrié pour n'avoir avec ces dernières aucun rapport. Une étude approfondie des environs de Kahrié Djami, quelques fouilles judicieusement entreprises permettraient de jeter un peu de lumière sur quelques points encore mal éclaircis.



SISMANO
MEGARCA



1. Kahrié Djami, mur dans l'axe du Béma
2. et 3. Ruines à l'est de Kahrié Djami 4. Odalar Djami, voûte d'une cellule

TABLE DES MATIÈRES

du Tome VII (1932), fascicule 1.

	<i>Pages</i>
Dédicace à N. IONGA	5
K. WULFENGER, Die Apostelkirche und die Mehmedije zu Konstantinopel	7-39
O. HALECKI, La Pologne et l'Empire byzantin	41-67
A. SOLARI, La Campagna laziale dell' Imperatore Gra- ziano	69-74
A. VASILIEV, Pero Tafur	75-122
H. E. DEL MEDICO, La Mosaïque de la <i>Koίμησις</i>	123-141
A. SOLARI, La Rivolta Procopiana	143-148
G. CASSIMATIS, La dixième vexation de l'Empereur Ni- céphore	149-160
G. MARÇAIS, Les Images dans l'Art musulman	161-183
G. OSTROGORSKY et E. STEIN, Die Krönungsurkunden des Zeremonienbuches	185-233
K. KUMANIECKI, Notes critiques sur Théophane con- tinué	235-237
R. M. DAWKINS, An Inscription on the Land-Walls of Con- stantinople	239-240
C. OSIECZKOWSKA, Les Peintures byzantines de Lublin ...	241-252
LA MONTE, Byzantine Empire and Crusading States ...	253-264
C. ZENGERLIS, Le Feu Grégeois	265-286
H. GRÉGOIRE, Autour de Digénis Akritas	287-302
R. GOOSSENS, La Geste d'Omar dans les Mille et Une Nuits	303-316
H. GRÉGOIRE, Digénis. Notes complémentaires	317-320
N. BĂNESCU, Sceaux byzantins de Silistrie,	321-331

A. Alföldi, Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien II. Besprochen von F. Schehl	Seite 99
J. A. Manandjan, O trgovlje i gorodach Armenii v svjazi s mirovoj trgovljoj drevnich vremen. Besprochen von G. Ostragarsky	104
Ecclesiae Occidentalis Monumenta Iuris Antiquissima. Canonum et conciliorum graecorum interpretationes latinae I, II, 3, edidit C. H. Turner†. Besprochen von E. Gerland	107
E. Caspar, Geschichte des Papsttums von den Anfängen bis zur Höhe der Weltherrschaft I. Besprochen von E. Stein	113
V. K. Mjasodovt und N. P. Syčev, Freski Spasa-Nerodicy. Besprochen von G. Tschubinaschwill	135
G. A. Andreades, Die Sophienkathedrale von Konstantinopel. Besprochen von S. Gayer	137

III. Abteilung.

Bibliographische Notizen und kleinere Mitteilungen	146
--	-----

Der Weg in die Philosophie
Eine philosophische Fibel. Von Prof. Dr. G. Misch

Geb. (14.-) *RM* 12.60, geb. (10.-) *RM* 14.40

„Misch gibt in Form von einleitenden und überleitenden Betrachtungen eine historisch und systematisch fundierte meisterhafte Schilderung der Anfänge und Aufstufungen des Denkens und umrahmt so die umsichtig ausgewählten Textstücke, deren prägnante Titel schon dem Leser die richtige Einstellung zu erleichtern suchen.“
(Theolog. Literaturbericht.)

Die Seele und das Ich im homerischen Epos

Mit einem Anhang: Vergleich mit dem Glauben der Primitive

Von Dr. J. Boehme. Geb. (8.-) *RM* 7.20

„Die Arbeit untersucht den homerischen Gebrauch der Worte ψυχή, νόος, σφάρα, θυμὸς, πνεύμα, γρηγορή usw. Sie legt das Material übersichtlich vor und gibt eine Fülle eingehender und feiner Interpretationen, die durch ausführliche Indices zugänglich gemacht sind.“
(Gnomon.)

Homer / Dichtung und Sage

Von Geh. Hofrat Prof. Dr. E. Bethe

- I. Band: *Ilias*. Geb. (12.-) *RM* 10.80, geb. (14.-) *RM* 12.60
- II. Band. 2. Aufl. Teil I: *Odyssee*. Mit einem Beitrag von Fr. Studniczka. Mit 1 Tafel. Geb. (9.-) *RM* 8.10
Teil II: *Kyklos*. Zeitbestimmung. Nebst den Resten des Troischen *Kyklos*. Geb. (11.-) *RM* 9.00
In einem Band geb. (14.-) *RM* 12.60, geb. (16.-) *RM* 14.40
- III. Band: *Die Sage vom Troischen Kriege*. Geb. (10.-) *RM* 9.-, geb. (12.-) *RM* 10.80

„Es ist ein Genuß, sich durch das Werk hindurchzuarbeiten, das ein glänzendes Zeugnis ablegt von der Gelehrsamkeit des Verfassers, seiner methodischen Exaktheit, seinem großen Scharfsinn.“
(Philologische Wochenschrift.)

Das Ptolemäergeld

Eine Entwicklungsgeschichte des ägyptischen Münzwesens,
unter Berücksichtigung der Verhältnisse von Kyrene

Von Dr. W. Giesecke. Geb. (10.-) *RM* 9.-, geb. (12.-) *RM* 10.80

„Das Lesen des durch gute Tafeln illustrierten Buches ist den Ägyptologen und Münzforschern, besonders aber jedem, der sich für antikes Wirtschafts- und Geldwesen interessiert, dringend zu empfehlen.“ (Numismatisches Literaturblatt.)

Verlag von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin

Die Preise meiner Verlagsreihe entsprechen der Notwendigkeit vom 8. 12. 31. In den Anzeigen stehen die bisherigen Preise (in Klammer) vor den ermäßigten. Der Ermäßigung folgende Preise sind durch ein vorangestelltes (-) gekennzeichnet. B. G. Teubner.

*Neuerscheinungen
und Neuauflagen der Studien der Bibliothek Warburg:*

Die Geburt des Kindes

Geschichte einer religiösen Idee

Von Geh. Reg.-Rat Prof. D. Dr. E. Norden

(Heft 3.) 2., unveränd. Abdruck. Geh. (6.40) *RM* 5.76, geb. (8.—) *RM* 7.20

„In der scharfen Begrenzung und dem straffen Aufbau vorbildlich, kaum erreichbar in der staunenswerten Beherrschung einer fast unübersehbaren Literatur, zurückhaltend, ja manchmal fast peinlich gerecht in dem Urteil über frühere Versuche, bietet der Verf. reichste Belehrung verbunden mit hohem Genuß; die Erklärung eines Kunstwerks wird selbst zum Kunstwerk.“ (Prof. Dr. R. Reitzenstein in „Litteris“.)

Gott und Hölle

Der Mythos vom Descensuskampfe

Von Prof. Dr. J. Kröll

(Heft 20.) Geh. (—) *RM* 25.—

Das Werk verfolgt die Geschichte der Höllenfahrtsschilderungen vom Altertum her bis hin zum mittelalterlichen Höllenfahrtsspiel. Es gelingt, einen Typus für solche Erzählungen aufzuzeigen, der sich gleichmäßig in den antiken, christlichen und mittelalterlichen Geschichten dieser Art wiederholt, sowie die Abhängigkeit aufzuweisen, in der dieser Typus zu uralten orientalischen Formulierungen sich befindet, deren Geschichte in Ägypten, Babylonien, im Judentum, Manichäismus und Mandäismus aufgezeigt wird.

Humanitas Erasmania

Von Prof. Dr. R. Pfeiffer

(Heft 22.) Geh. (1.60) *RM* 1.44

Der Humanitasbegriff wird von der Antike bis zur Renaissance verfolgt und in der eigentümlichen Form, in der Erasmus ihn übernimmt, eingehend dargestellt. Der große Humanist erscheint so als Träger einer Grundidee der europäischen Geistesgeschichte und seine meist mißverständene Haltung in den religiösen Kämpfen der Epoche innerlich begründet und notwendig.

Die Platonische Renaissance in England und die Schule von Cambridge

Von Prof. Dr. E. Cassirer

(Heft 24.) Geh. (—) *RM* 7.—

Ausgezeichnet untersucht Cassirer in dieser Studie die Ziele und geschichtliche Wirkung der Cambridger Schule. Er zeigt die originäre und selbständige Bedeutung ihres Denkens und ihrer Wiederaanknüpfung an den Platonismus und erweist erstmalig — unter Einbeziehung der Probleme der allgemeinen Religionsgeschichte, Gesellschaftslehre und Ästhetik — die keineswegs nur episodische, sondern dauernde und entscheidende Bedeutung dieser Schule für die Entstehung der englischen geistigen Kultur des 18. Jahrhunderts und für die Gestaltung des modernen philosophischen Weltbildes überhaupt, insbesondere auch für die deutsche Geistesgeschichte.

Das Buch ist gleich bedeutsam für die Geschichte der Philosophie wie der Religion, der Gesellschaftslehre und für die Literaturgeschichte.

*Die Preise meiner Verlagswerke entsprechen der Notverordnung vom 8. 12. 31.
In den Anzeigen stehen die bisherigen Preise (in Klammer) vor den ermäßigten. Der Ermäßigung
nicht unterliegende Preise sind durch ein vorangestelltes (—) gekennzeichnet.*

Verlag von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin

Beilage von R. Oldenbourg, Verlagsbuchhandlung in München und Berlin, sowie drei Beilagen von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin, die der Beachtung der Leser empfohlen werden.

G. Teubner in Leipzig

Ausgegeben am 28. Mai 1932